

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies pour vous proposer des services et offres adaptés à vos centres d'intérêt. [En savoir plus](#)

FERMER ✕



Accueil > Culture > Livres

69 raisons de danser avec Bolaño.

PHILIPPE LANÇON 26 JUIN 2003 À 23:33

CRITIQUE En trente folles biographies imaginaires de personnages fascinés par le nazisme en Amérique Latine, le Chilien Roberto Bolaño pousse jusqu'à l'absurde la mécanique des hommes. Rencontre à Barcelone.

Barcelone envoyé spécial

Parlons d'un écrivain qui ne se prend pas au sérieux. Un mince Chilien de 50 ans qui a pas mal bourlingué avant d'atterrir en Catalogne et fait de la littérature avec de la parodie, du pastiche, du détournement, de la farce, qui saigne sa phrase avec la fine pointe d'une mélancolie baroque et macabre. Parlons-en en commençant par le début, qui fut sérieux et qui aurait pu nous priver d'un écrivain.

En novembre 1973, deux mois après le coup d'Etat de Pinochet, des militaires arrêtent sur une route du Sud ce Chilien. Il a 20 ans. Il s'appelle Roberto Bolaño. Il a un léger accent mexicain car depuis cinq ans, il vivait en famille au Mexique. Son père, un ancien champion de boxe amateur, catégorie poids lourds, y monte alors de petites affaires qui périclitent : dans la restauration, le transport de rafraîchissements. Aujourd'hui, le père vit toujours au Mexique, dans un village, marié à une Mexicaine : «C'est un petit arnaqueur d'Indiens», dit son fils devenu écrivain.

Dans *Des putains meurtrières*, mélange de récits plus ou moins autobiographiques où s'exprime à merveille le mélange de dégoût et de tendresse que lui inspire son continent natal, Bolaño conte une semaine de vacances, seul avec ce père, à Acapulco. Il lit une anthologie de poètes surréalistes et éprouve un malaise de plus en plus grand : le père cherche les boîtes à putes et à jeux où l'entraîner. Ils finissent par atterrir dans un bar sordide. Ils boivent, poussés par les filles. Le père joue de l'argent aux cartes avec des voyous qui s'agglomèrent. Le fils sort vomir à plusieurs reprises dans la cour arrière et, à chaque fois, une fille lui taille une pipe. Il se rend compte que les voyous vont dépouiller son père. Mais le vieux boxeur, rappelle aujourd'hui Bolaño, «avait un extraordinaire sang-froid dans les situations de violence». A table, ensuite, les deux dînent en silence. Le malentendu, l'absence de dialogue, parfument les

vacances de désastre. L'écrivain l'exprime ainsi : «Pendant qu'ils mangent le père de B regarde B comme s'il cherchait une réponse. B soutient son regard. Par télépathie, il lui dit : il n'y a pas de réponse parce que la question n'est pas la bonne.» Elle n'a d'ailleurs pas été posée. Cette semaine-là, quelque chose meurt en l'adolescent. Aujourd'hui, l'adulte en fait ce récit intitulé : «Derniers crépuscules sur la terre».

Beatniks décaféinés

Dans *Des putains meurtrières* toujours, Bolaño conte brièvement son arrestation en novembre 1973 : «Je fus le seul qu'on fit descendre de l'autobus. Je pensais qu'ils allaient me tuer sur place. De la cellule j'entendis la conversation que soutint le chef du barrage routier, un carabinier très jeune, avec une tête de fils de pute (un fils de pute qui s'agitait dans un sac de farine), avec les chefs de Concepción. Il disait qu'il avait capturé un terroriste mexicain. Ensuite il se rétracta et dit : terroriste étranger. Il mentionna mon accent, mes dollars, la marque de mon tee-shirt et de mes pantalons.» Le texte s'appelle «Carnet de bal», mais pourrait s'intituler : 69 raisons de ne pas danser avec Pablo Neruda. Ses 69 paragraphes détruisent avec méthode et humour le fantôme du poète chilien et les illusions qu'il porta. En 1973, Bolaño était revenu dans le Chili de Salvador Allende pour militer : «Je cherchais un parti de gauche, explique-t-il, mais ils me semblaient tous de droite, en particulier sur le plan des mœurs. Et la tradition littéraire de gauche était celle du plus pur réalisme socialiste. Horrible. Même les beatniks locaux étaient faux, complètement décaféinés. Et le premier des écrivains nationaux, Neruda, représentait le patriarche machiste de type Fidel Castro, celui qu'on ne peut jamais virer de son socle. Une tradition de pouvoir bien de chez nous. Aujourd'hui, il m'est toujours difficile de le lire : son image d'outre autosatisfaite s'interpose.»

Trente ans plus tard, Bolaño vit dans un village près de Barcelone. Il est marié à une Catalane, il a des enfants catalans, mais il ne parle pas le catalan : «Je n'ai pas le don des langues.» Il est retourné deux fois au Chili dans les années 2000, pour trouver que rien n'avait changé. Mais est-ce que les choses changent ? «Burroughs a dit que la Révolution aurait lieu dans six cents ans. C'est un bon calcul. Aujourd'hui, au Chili comme ailleurs, tout tend vers ce que Borges appelait la canaille sentimentale.» Bolaño est maigre, ne voyage guère que dans sa chambre, «une bibliothèque mène plus loin qu'un billet d'avion, et puis je suis fatigué». Il fume toujours comme un sapeur et se souvient d'autre chose : du sourire de ce fils de pute qui l'arrêta en novembre 1973. Il devait avoir 21, 22 ans. «C'était le typique nazi sud-américain : il jouissait en suppurant la lâcheté. Il avait ce sourire très chilien, entre autosatisfaction et frustration, les deux au plus haut degré. Il ne lui manquait que de danser par plaisir.»

Plus tard, il a revu ce sourire, à gauche cette fois. Il assiste à une réunion communiste au Mexique. Un ami l'appelle pour lui présenter le dirigeant du PC chilien en exil. Il s'approche. Aussitôt, quatre gardes du corps l'entourent. Le type qui les dirige le fixe et lui dit : «Où vas-tu, Bolaño ?» Il a exactement le même sourire que le carabinier de Pinochet. Un sourire qui souffle : Je fais de toi ce que je veux, et j'aime ça. «Vraiment un sourire typique, insiste Bolaño. Il ne pouvait arriver qu'ici, après deux siècles de présence européenne dans notre asile de fous».

Le jeune Bolaño passe huit jours en prison : «Huit, je précise bien, car plus mes livres sont traduits, plus dans la presse ce chiffre augmente.» Ici, une chance : deux jeunes flics entrent par hasard dans la geôle commune et, sous la barbe et la saleté, reconnaissent leur ancien

camarade de lycée. Ils parviennent à l'extraire, à le sauver peut-être. Dans un texte encore non traduit, *Détectives*, Bolaño imagine un dialogue burlesque entre eux fondé sur ce qu'il a réellement vécu et éprouvé. Ils se rappellent comment ils sont tombés sur «Arturo Belano», double d'encre de l'auteur. L'un d'eux le mène aux lavabos. Sur le chemin, il y a un grand miroir. Chaque jour, les prisonniers politiques s'y regardent. Tous, sauf un : Bolaño, qui se tourne vers l'autre côté. Comme par superstition. Jusqu'au jour où il comprend que ses deux camarades vont le tirer de là. Il y pense une nuit et un jour entier puis, devant le miroir, il se regarde : «Pour lui, dit le flic, la chance avait tourné, et il décida de voir quelle tête il avait. Eh bien, il ne s'est pas reconnu». Dans le miroir, Bolaño voit quelqu'un d'autre. Les détectives ne comprennent pas. Quelqu'un d'autre ? «Oui, dit-il. Une personne distincte, rien de plus». Ce jour-là, dans un couloir, un homme meurt à lui-même. Il se dédouble et, dans cet environnement fasciste, naît un survivant. Ou un écrivain.

Ce qui mène directement au second livre publié aujourd'hui : la Littérature nazie en Amérique.»

Ainsi, Argentino Schiaffino, dit le Graisseux (Buenos Aires 1956 Détroit 2015). Ce poète presque célèbre, grand supporter de foot et chantre de l'Argentine militaire en 1978, imagine de «rencontrer les hooligans britanniques en un acte de réconciliation qui aurait consisté en une messe pour les disparus des Malouines, suivie d'un méchoui en plein air.» Bolaño ajoute : «Bien que ce ne fût rien d'autre qu'une déclaration d'intention, la nouvelle fait le tour du monde et à son retour en Argentine la notoriété de Schiaffino s'est considérablement accrue.»

Poèmes de fumée

On n'oubliera pas plus Max Mirebalais, nègre haïtien qui croit en la fraternité aryenne et change de nom comme un «bizarre Pessoa des Caraïbes». Ni le Brésilien Luis Fontaine da Souza, le «premier des philosophes catholiques de son pays», qui écrit des livres contre les auteurs français des Lumières : *Réfutation de Voltaire* (1921, 640 pages), *Réfutation de Diderot* (1925, 530 pages), *Réfutation de d'Alembert* (1927, 590 pages), *Réfutation de Montesquieu* (1930, 620 pages), *Réfutation de Rousseau* (1932, 625 pages). L'inventaire de Bolaño est précis, comme une fiche de dictionnaire ou une critique de Borges. Puis, vient cette phrase : «En 1935, il passe quatre mois interné dans une clinique pour malades mentaux de Persépolis.» Puis revient la litanie des oeuvres, toutes plus démentes les unes que les autres, jusqu'aux pavés finaux contre chaque chapitre de *l'Être et le Néant*, de Sartre. Enfin, «la mort le surprendra, sept ans plus tard, dans son confortable appartement de Leblon, à Rio, écoutant un disque du compositeur argentin Tito Vazquez et observant par la baie vitrée le crépuscule carioca, les voitures, les gens qui discutent sur les trottoirs, les lumières qui s'allument, s'éteignent, les fenêtres qui se ferment.» Fin du récit.

Le dernier portrait, celui de l'artiste «Ramirez Hoffman, l'infâme», a ouvert sur un roman, publié l'an dernier : *Etoile distante* (1). Bolaño l'a rebaptisé *Carlos Wieder* et le développe ; c'est toujours le même aviateur écrivant des poèmes de fumée dans le ciel et créant, avec les corps torturés de victimes de la dictature, des oeuvres photographiques qui font vomir jusqu'aux généraux les plus solidement bottés le jour du vernissage.

Roberto Bolaño a ainsi trouvé, en quelques livres à mourir de rire, aux sens propre et figuré, ce que cherchent tant d'écrivains : donner une forme jouissive et féroce à son désespoir. Cette

forme ne naît pas de rien. La littérature est un hommage, une farce, un désastre, une nostalgie : qui a lu écrira. Le livre a donc plusieurs influences. Il y a d'abord la Synagogue des iconoclastes, de J. Rodolfo Wilcock (publié chez Gallimard), un ami argentin de Borges qui finit sa vie en Italie en écrivant des livres en italien. La Synagogue rassemble une série de fiches sur des personnages extravagants. Bolaño remonte le fil de sa pelote : «Ce livre est lui-même inspiré par L'histoire universelle de l'infamie de Borges. Lequel est inspiré par les Portraits réels et imaginaires d'Alfonso Reyes. Lequel est inspiré par les Vies imaginaires de Marcel Schwob.» Celles-ci ont été publiées entre 1894 et 1896. Dans la préface, l'auteur écrit : «Le livre qui décrirait un homme en toutes ses anomalies serait une oeuvre d'art comme une estampe japonaise où on voit éternellement l'image d'une petite chenille aperçue une fois à une heure particulière du jour.» C'est une assez bonne définition des portraits des nazis imaginaires inventés par Bolaño : «Je finis par les aimer, ces pauvres nazis. Comme ce nègre qui rêve d'être aryen. C'est tellement comique, tellement tragique. Il y a quelques années, j'ai lu un livre qui expliquait sérieusement que des Indiens Araucans descendaient des Grecs antiques... J'invente, et je n'invente rien.» Bolaño aime Schwob : son humour, son élégance désespérée, son extrême curiosité. «Un jour, explique-t-il, Jules Renard et lui décident d'aller voir Verlaine, sorte de vagabond en phase terminale. Nul ne sait où il erre, sauf Schwob, qui le trouve immédiatement. Il fréquente les salons, il sait où vivent les clochards.» Bolaño également.

Après avoir fui le Chili en 1974 grâce à un militaire de sa famille, le Chilien a beaucoup erré : au Mexique, en France, en Belgique, en Italie, au Portugal, en Suède, pour finir par écrouler ses châteaux en Espagne. Au Maghreb, il a voyagé avec sa grand-mère : «Elle était prise d'une sorte de folie désertique. Elle voulait de plus en plus s'enfoncer, s'enfoncer dans le Sud et l'intérieur. C'était une sorte de Jane Bowles, mais je ne suis pas Paul Bowles.» Il a également fait toutes sortes de petits boulots, rencontré des vagabonds, enquêté sur des écrivains méconnus, aimé des putes, croisé des exilés «néochiliens» ou africains dans des hôtels ou des quartiers périphériques. Tous nourrissent ses livres et leur donnent une densité. Le voyageur a vécu ; il ne faut que trois lignes à l'écrivain pour faire vivre un homme, ses rêves, ses fantasmes, son échec.

Si Schwob le fascine tant, c'est donc aussi parce qu'il a écrit un texte fort sur François Villon, au moment où le poète-truand était oublié. Et enfin parce que, d'une santé fragile, il s'embarque en 1902 pour les îles Samoa, où Stevenson est mort : «Il n'est pas allé visiter l'écrivain, mais sa tombe. Tout ce voyage pour une tombe, sur laquelle il a d'ailleurs failli mourir.» En regardant cette tombe, Schwob écrivit : «Toutes les belles fantasmagories qu'il avait encore en puissance sommeillent dans un étroit tombeau polynésien, non loin d'une frange étincelante d'écume : dernière imagination, peut-être aussi irréaliste, d'une vie douce et tragique.» Bolaño regarde moins la tombe de Stevenson que celle du Chili, de l'Argentine, de toutes les illusions perdues, dissoutes dans les moustaches et les bottes cirées. Les fantasmagories qu'il en sort en font un Ulysse aux allures de vieux beatnik. Il voyage d'une prose allègre au pays des ombres, avec une oeuvre qu'il lui arrive de détester, tant elle est «maculée par la satire et par la rage».

Cet Ulysse murmure aussi : «La vie n'est pas seulement vulgaire ; elle est inexplicable.» Il lit enfin Borges, ce grand complexe latino-américain. Dans sa préface à Histoire universelle de l'infamie, écrite en 1934, l'Argentin précise que ses «exercices de prose narrative» sont baroques et «abusent de certains procédés : les énumérations hétérogènes, les brusques

solutions de continuité, la réduction de toute la vie d'un homme à deux ou trois scènes.» C'est encore une bonne clé pour saisir les procédés et les dettes de Bolaño. «Après Quevedo au XVIIe siècle, Borges est le meilleur, dit-il. Entre les deux, il ne s'est rien passé d'essentiel dans la langue espagnole. Borges révolutionne notre manière de saisir le conte, le poème, l'essai, et même la note critique. Avant lui, la littérature hispanique souffre d'un excès de localisme et de rhétorique. Le modèle français l'empoisonne. Borges fait une vraie lecture de la littérature européenne. Il dit qu'il faut suivre l'anglo-saxonne. Il nettoie la langue. Il montre qu'il faut arrêter de mettre cinq mots là où un seul peut suffire. Bien entendu, la plupart des écrivains hispaniques continuent à écrire comme s'il n'avait pas existé.»

«Vive Gui Rosey»

Bolaño doit à Borges sa simplicité, son plaisir du récit, l'humour charbon endiamantant la langue. Mais les destins de l'Argentin, mêmes infâmes, sont épiques. Ceux de Bolaño ont l'héroïsme du ratage. Il aime les fous littéraires et les artistes sans postérité. Dans plusieurs récits, apparaît un poète surréaliste de second plan, Gui Rosey. Il fut admirateur de Breton. Jose Corti a publié plusieurs de ses recueils. En 1940, il fuit à Marseille avec une partie du groupe. Mais, contrairement aux plus fameux, il n'obtient pas son visa pour New York. Bolaño lit dans une anthologie qu'il s'est sans doute suicidé. Il médite alors sur son destin : «Sa fin me touche plus que celle de Walter Benjamin, car son oeuvre ne le sauve pas. Le cimetière des poètes mineurs est tragique et douloureux. Il l'est avant tout parce que le poète mineur sait qu'il est mineur. Si tu es Rimbaud et que tu le sais, quelle importance. Mais si tu es Gui Rosey et que tu le sais, quelle grandeur. Le poète mineur est prophète, car nous sommes tous des poètes mineurs. Vive Gui Rosey.» Bien entendu, Bolaño finit par apprendre que la fin tragique de Gui Rosey était fautive, qu'il l'a rêvée à blanc. Le poète surréaliste ne se suicida pas. Il entra dans la Résistance. Il fut courageux, survécut. «Après la guerre, il se marie, mène une vie humble. Il achète une voiture et fait le tour de France avec sa femme. Puis il vieillit et il meurt. Je ne sais pas lequel des deux destins est le plus terrible.»

En 2001, Bolaño a eu le sort que la vie réserve parfois aux écrivains : il a vécu une histoire qu'il aurait dû écrire. Un autre auteur, l'Espagnol Javier Cercas, peine à écrire un roman sur la guerre civile. Il y raconte comment un romancier phalangiste aurait été sauvé par un Républicain et comment lui, Cercas, cherche obsessionnellement la trace de ce fantôme républicain. Mais il reste bloqué dans son enquête et dans l'écriture de son livre. Il apprend alors que Bolaño a peut-être rencontré, dans sa vie errante, celui qu'il cherche. Le Chilien lui dit ce qu'il sait. Surtout, il le débloque : Cercas peut achever son ouvrage et lui donner un sens grâce à leur entretien, qui figure dans son roman. Depuis, les Soldats de Salamine (Actes Sud) ont fait de lui un auteur célèbre. Et beaucoup d'Espagnols ne connaissent Bolaño qu'en tant que personnage du best-seller d'un autre. Il s'en amuse et confirme que les choses se sont bien déroulées telles que Cercas les écrit, puis ajoute : «Ce n'est pas le premier livre dans lequel j'apparais. En Amérique du Sud, des jeunes ont fait de moi une sorte de Jack Kerouac chilien. J'apparais dans leurs histoires, comme une mascotte. Il ne faudrait pas que je devienne un personnage.»

Bolaño semble animé d'une étrange modestie, d'une ambition comme déprimée par la vie. Les ratés, les oubliés, les méconnus demeurent ses meilleurs compagnons de route. Entrer en gloire ne serait pas seulement les trahir : ce serait, sans doute, perdre son oeuvre. Dans un

article publié dans le journal argentin Clarin, il écrivait en 2001 : «Ma cuisine littéraire est le plus souvent une pièce vide sans même une fenêtre. J'aimerais bien sûr qu'il y ait quelque chose, une lampe, quelques livres, un léger parfum de courage, mais en vérité, il n'y a rien. Parfois, tout de même, quand je suis victime d'attaques incontrôlables d'optimisme (qui s'achèvent toujours en allergies horribles), ma cuisine littéraire se transforme en château médiéval (avec cuisine) ou en bureau à New York (avec cuisine et vue imprenable) ou en vieille rosse sur les flancs d'une cordillère (sans cuisine mais avec feu). Ayant atteint ces transes, je fais ce que font généralement les gens : je perds l'équilibre et je me crois immortel.»

Mais ça ne dure pas. Sur le chemin, les deux seules voies possibles lui apparaissent de nouveau. Pour lui, elles sont claires : «D'abord, la voie nihiliste, qui est celle de la souveraineté. Dieu est mort, je peux tout faire. C'est la voie de l'assassin. Ensuite, la voie humble. Elle consiste à rechercher les traces, les indices. C'est la vie du détective. Assassin ou Détective, il n'y pas d'autre choix pour un homme.» Et l'écrivain, où se trouve-t-il ? Bolaño tire une taffe, lâche un petit sourire et répond : «L'écrivain... il dort.»

(1) De Bolaño, on peut également lire, chez Bourgois, Nocturne chilien, où un prêtre donne des cours de marxisme à Pinochet et à ses généraux somnolents. En attendant les Détectives sauvages, non traduit, 609 pages où deux hommes, dont Arturo Bolaño, partent à la recherche d'une écrivain mexicaine disparue après la Révolution, et croisent dans leur Odysée planétaire une série de personnages extravagants, menaçants, foireux.

LANÇON Philippe

Roberto Bolaño La littérature nazie en Amérique traduit de l'espagnol (Chili) par Robert Amutio Christian Bourgois, 279 pp., 22 euros. Des putains meurtrières Même traducteur, même éditeur, 287 pp., 22 euros.

0 COMMENTAIRES

0
suiven
la
convei

[Plus récents](#) | [Plus anciens](#) | [Top commentaires](#)